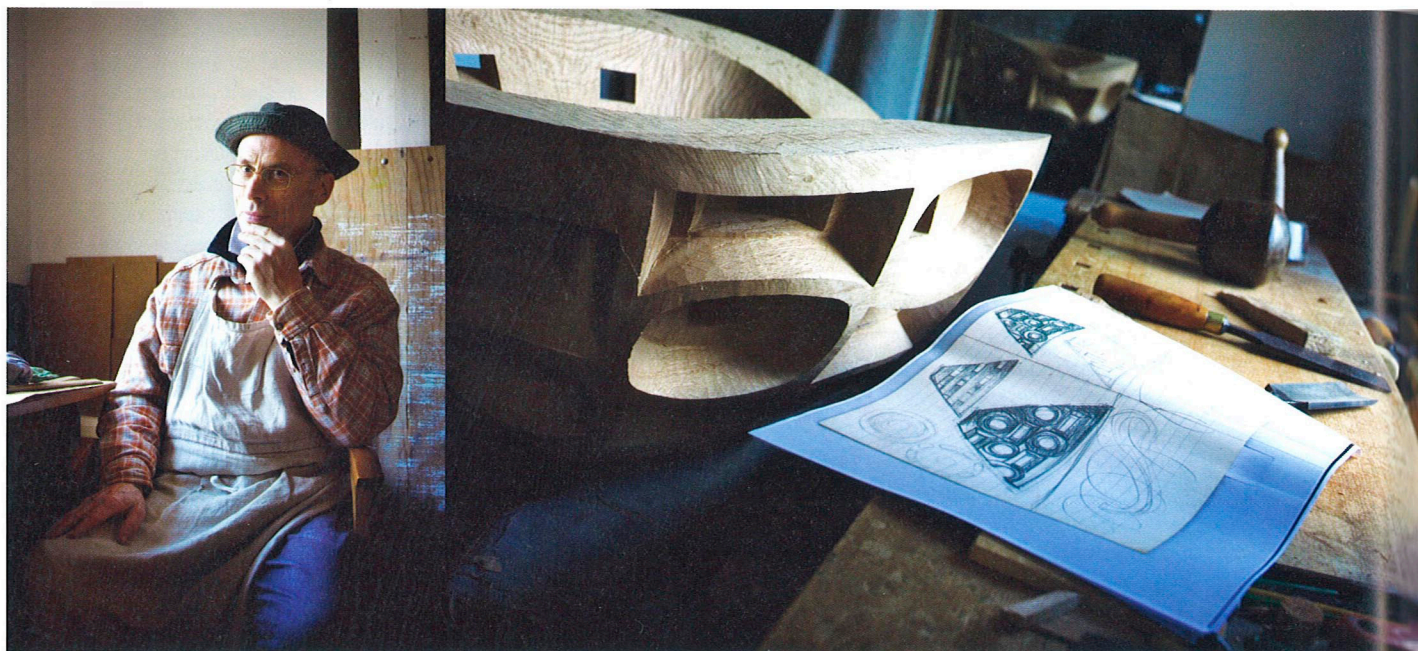


JULIAN SCHWARZ

À voir les proportions du vaisseau *Bullnose* (Prix Bettencourt) taillé dans un seul bloc de chêne, nous imaginions notre natif de Birmingham maniant la tronçonneuse électrique sous une immense verrière. Tout faux. TEXTE DE MARIE-AMAL BIZALION. PHOTOGRAPHIES D'ANTHONY GIRARDI.

WAY of life...



Julian Schwarz, prix « Talent d'exception pour l'intelligence de la main » 2010, Fondation Bettencourt. *Big Pierced Oak*, chêne, 2011.

Pour atteindre son atelier lilliputien, il a fallu surfer entre caisses et pièces entreposées dans l'entrée après une heure de train enchaînant forêts et mornes plaines au sud de Paris.

La vieille maison respire le feu de bois et la soupe fraîche. Voilà déjà France, sa femme, tanagra de porcelaine auréolée d'une flamboyante chevelure, s'inquiétant de son chantant accent aveyronnais : faim, froid, soif ? Mains tendues vers le poêle, les préliminaires partent en tous

sens. Mais comment reconstituer le fil de l'histoire en ignorant l'amour fusionnel qui lie France et Julian, au point que l'une finit les phrases et rafraîchit la mémoire de l'autre ?

Vers le dénuement

Londres, 1972. Julian vient de passer quatre ans à la fameuse école d'art Slade, travaillant l'acier comme la pierre, assez déboussolé par le vent de liberté soixante-huitarde : « *On avait le devoir de faire n'importe quoi.*

Ce n'était pas évident de trouver sa voie. » Nageant déjà à contre-courant, un soir, il extirpe de la bibliothèque de Westminster un livre sur l'architecture ancienne japonaise en bois. « *Je ne sais si mon grand-père, charpentier, et ma fascination dès l'enfance pour les bateaux en bois m'ont influencé, mais ce fut la révélation.* »

Voilà donc notre homme taillé à la serpe, probablement déjà coiffé de son inséparable bonnet de laine, rattrapé par ses racines. « *De ce matériau ni*



De gauche à droite : *Poplar Stool*, banc en peuplier, 27 x 32 x 30 cm, 2010 ; *Tall Flat Groove*, urne en chêne, 51 x 75 x 23 cm, 2011.

cher, ni polluant, facile à travailler, j'élaborais des formes ultra-compliquées, je traçais des plans pour tout. Chaque pièce prenait six mois. J'étais très rigide. » Et pas vraiment verni : dans son atelier, ancienne boulangerie aussi sombre qu'humide, les vapeurs de kérosène peinent à s'enfuir par le soupirail et les souris dansent sur son lit. Pas assez pour effrayer la douce France, qui embrasse dès 1973 le regard hanté, l'art à fleur de peau, le *way of life* et l'immense érudition de son bel Anglais. Dès la première exposition – « *C'était quand, France ? En 1976 ?* » – à Piccadilly Gallery, elle sillonne Londres pour contacter la presse et d'autres galeries. Ils traverseront plusieurs phases. Celle des enchevêtrements de poirier ou de chêne assemblés avec force queues d'aronde s'achève, après treize ans, par l'amorce des premières urnes. Gravure sur bois et peinture prennent alors le relais pour une longue période, à laquelle on doit ces autoportraits expressionnistes puissants, inquiétants. Entre-temps, le couple pose ses bagages en France. Se dépouillant peu à peu du superflu, par choix. « *La camionnette, trop polluant. La télé, pas question. Julian a même retiré le réfrigérateur... Ça n'a pas duré longtemps. Il est fou !* », s'esclaffe France.

Éloge de la lenteur

Fou peut-être, n'empêche que les collections publiques le plébiscitent, des bibliothèques de la Tate Gallery et du Victoria and Albert Museum aux Fondations Henry Moore et Stanley Picker, du Fonds national d'Art Contemporain au Musée des Arts décoratifs de Paris, qui l'a d'ailleurs exposé pendant quatre mois en 2009. Lui, sans se soucier de gloire ni de renommée, continue de dégrossir dans sa cour pavée des billots encore lourds de sève récupérés chez les voisins, dans la rue ou la forêt toute proche. De préférence des bois nobles – chêne, noyer, frêne, érable – dont il élimine systématiquement le cœur, trop fragile. Et des troncs énormes pour pouvoir extraire de chaque moitié ses vastes urnes, bénitiers et vaisseaux monolithiques. Fasciné par la simplicité de l'art romain, il en adopte aussi la manière. « *Des générations ont travaillé avec des outils manuels, pourquoi pas nous ? En plus, ça permet de réfléchir plutôt que d'attaquer à la tronçonneuse.* »

Julian réfute tout matériel électrique, mécanique ou même de facture récente. Ses gouges, herminettes et haches ont connu bien d'autres propriétaires. D'anciennes scies, il retaille une à une les dents. Les aiguiser prend

du temps, mais le plaisir est à la hauteur. D'ailleurs, compte-t-il vraiment en temps terrestre, le doux rêveur qui stoppe soudain ses grands gestes pour ne pas effaroucher un rossignol picorant sur le rebord de la fenêtre ? Le sage aimant rejoindre Paris à pied, 65 kilomètres et 13 heures à méditer sur les strates de notre civilisation, de prairies en sinistres banlieues ? Le guetteur à l'œil de lynx détectant dans les champs silex et raclours préhistoriques ? Comment expliquer autrement qu'il consacre trois mois à certaines œuvres ou

« *Des générations ont travaillé avec des outils manuels, pourquoi pas nous ?* »

qu'il brûle celles ratées au grand dam de ses fans ? Bien sûr, si ces derniers ne se bousculent pas à sa porte, tant il garde son adresse secrète, ils suivent avec fascination son lent cheminement vers l'épure totale. Encourageant, certes, pour une œuvre fortement atypique. De là à penser qu'il reposera dans l'au-delà avec un CV long comme celui de Picasso... Julian n'est pas dupe. Nous, on y croit dur comme bois. ■

➔ CARNET D'ADRESSES EN P. 58.